Poser pour la liberté. Portraits de scientifiques en exil

Pascale Laborier

▶ **To cite this version:**

Pascale Laborier. Poser pour la liberté. Portraits de scientifiques en exil. Hommes & migrations, Hors-Série Automne, 170p., 2020. halshs-04043648

HAL Id: halshs-04043648
https://shs.hal.science/halshs-04043648

Submitted on 8 Sep 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Édito

Devoir d'asile

Thierry Mandon, directeur de la Cité du design de Saint-Étienne.

L'engagement de la communauté universitaire et de la recherche pour l'accueil des chercheurs réfugiés est une réussite trop peu connue. Renouant avec une tradition qui a permis, de tout temps, de préserver des vies et de faire progresser la science, le Programme national d'accueil en urgence des scientifiques en exil (PAUSE) est d'abord et avant tout une formidable histoire humaine, celles d'hommes et de femmes qui, malgré la précarité de leur situation d'exil, se sentent partout chez eux dans la grande famille de la science mondiale.

Encore fallait-il que le monde universitaire s'engage pour organiser cet accueil qui est, au plan international, l'un des plus efficaces. Par sa mobilisation, la Cité du design entend remercier tous ceux qui contribuent à cet accueil et apportent un appui fraternel aux chercheurs réfugiés en France.

Le design, les arts, la création trouvent à Saint-Étienne un territoire fécond pour inventer des réponses humaines aux problèmes du moment. Cette exposition, qui donne à voir les blessures et les espoirs, en est la traduction. Elle a été conçue pour pouvoir être facilement programmée partout en France.

Merci à ceux et celles qui ont rendu cette exposition possible et aux chercheurs que vous y rencontrerez. En les découvrant, vous participerez à cette chaîne de l'engagement qui s'est peu à peu tissée autour d'eux. ■

Préface

Sous le signe de Marie Curie

Sébastien Gökalp, directeur du Musée national de l'histoire de l'immigration.

La recherche scientifique est rarement associée à l'exil. La formation intellectuelle, les études et l'enseignement ont besoin pour se développer d'un cadre stable, en général assuré et financé par les États. Pendant longtemps, les scientifiques étaient d'ailleurs sous la protection du pouvoir, politique, religieux ou militaire. En Europe, la mobilité des gens de savoir se développe au XII^e^ siècle, lorsque les écoles parisiennes attirent par le breton Abélard, l'allemand Hugues de Saint-Victor, l'italien Pierre Lombard, l'anglais Etienne Langton. Cette mobilité privilégiée donne naissance plus tard à l'Europe des Lumières, où les scientifiques mettent en commun leurs savoirs, où Catherine II n'hésite pas à faire venir Diderot. Évidemment, à cette vision heureuse des relations entre savants et pouvoir on pourrait opposer les nombreuses histoires conflictuelles, sur le modèle de Galilée. Ces défiances sont nombreuses au XX^e^ siècle, lorsque les scientifiques fuient le nazisme puis les multiples régimes totalitaires. Au XXI^e^ siècle, ces situations de crise continuent. Dans de nombreux endroits, la dictature, l'instabilité et les conflits sont toujours présents.

Cette exposition s'organise autour de PAUSE, et de l'attention portée aux scientifiques, une catégorie de population à laquelle on pense rarement lorsqu'on évoque aujourd'hui les réfugiés. On quitte son pays pour des raisons économiques, politiques, mais pourquoi les scientifiques, qui ont bénéficié de la formation universitaire de leur État, ont souvent de meilleurs revenus que la moyenne de la population, voudraient-ils le quitter ? Il n'est pas dans cette publication question de fuite des cerveaux, ou des conditions de travail et salariales meilleures qui justifieraient la migration, mais bien d'un départ contraint. L'exposition, qui aborde la question sans *a priori*, en s'appuyant sur des récits de vie, apporte des éléments de réponse qui permettent de mettre mille visages sur ces histoires : Comment décider de partir ? Que laisse-t-on derrière soi ? Quelles conditions de travail seront possibles à l'arrivée, et quelle reconnaissance dans des systèmes de validation scientifique autres, dans une langue différente ? La science se nourrit des échanges, et plus que jamais à l'ère d'Internet. Mais construire son monde dans un nouveau pays n'est jamais simple ; et rétablir les conditions de travail et de réception des travaux relève parfois de l'impossible. Nombreux sont les scientifiques en exil qui ont dû abandonner leurs recherches, leurs pratiques pour des métiers alimentaires, pour assurer le quotidien. Des programmes comme PAUSE ont le mérite de permettre à tous, et ceux-là en particulier, de continuer, malgré tout, et de sortir de la précarité. La France a, dans le domaine de l'hospitalité des scientifiques, une longue tradition : et l'on pense à Marie Curie, arrivée de Pologne à 24 ans parce qu'elle était empêchée de poursuivre ses études dans son pays, première femme prix Nobel (et deux fois !) en son nom, que le Musée national de l'histoire de l'immigration a mise à l'honneur en donnant son nom à l'une de ses salles.

Cette exposition, à laquelle le Musée national de l'histoire de l'immigration a souhaité s'associer via l'édition de ce Hors-série de la revue *Hommes & Migrations* qui fait office de catalogue, donne à voir ces tranches de vie, mêlant témoignages, analyses et compositions photographiques. Cette démarche rejoint celle du musée, dont la collection associe documents d'histoire, parcours individuels et œuvres d'art contemporain. Cette aventure commune a pu se concrétiser grâce à l'engagement, de Pascale Laborier, de Pierre-Jérôme Adjedj, d'Abigail Gérard, d'Amaryllis Quezada et, du côté du Musée, de Marianne Amar et Marie Poinsot, dont je souhaite saluer l'implication sans faille. Souhaitons que les multiples lectures possibles de ce catalogue permettront au lecteur de prolonger la visite de l'exposition, ou de découvrir le travail des commissaires, des auteurs et des artistes. ■

Pour un juste regard

Programme national d'accueil en urgence des scientifiques en exil (PAUSE) et Open Society Foundations (OSF).

Et si ce qui a été improprement appelé « crise des réfugiés » était en fait une crise morale et politique des sociétés européennes face aux migrants ? Une crise de la représentation de l'autre, de l'exilé ? Dans ces conditions, comment lutter contre les représentations erronées qui justifient la méfiance, l'inhospitalité, voire l'hostilité, de nos sociétés à l'égard des exilés, cette « politique de l'inimitié » selon les mots d'Achille Mbembé, de ceux qui rejettent le devoir humaniste et cosmopolite d'hospitalité ?

En opposant la connaissance aux fantasmes, la réalité aux peurs. En donnant à voir et à entendre, en incarnant cet Autre poussé à l'exil, dont le sort est d'être oublié, invisible.

Le projet Regards sur les exils scientifiques contraints d'hier et d'aujourd'hui (RESTRICA) porté par l'engagement sans relâche et le talent de ses auteurs, Pascale Laborier et Pierre-Jérôme Adjedj, donne une voix et un regard à l'exil scientifique. En cela, il participe de ce changement nécessaire des représentations de l'exilé, de cette construction d'une mémoire collective de l'exil scientifique.

Participer à ce projet a été une évidence pour PAUSE, comme en témoignent tous ces portraits d'hommes et de femmes de science, originaires des quatre coins du monde, ces accueillants et ces accueillis dans le cadre du programme, dont on ne peut souvent déceler qui est qui ; tous réunis, chacun avec ses convictions propres, son histoire et son parcours, dans un engagement commun en faveur de la défense du savoir, des libertés académiques et, au-delà, de la liberté de penser, de s'exprimer, de critiquer, de questionner, de la liberté tout court.

En témoignant de l'expérience singulière des exils scientifiques, en leur donnant une expression artistique, le projet RESTRICA et ce hors-série de la revue *Hommes & Migrations*, qui accompagne l'exposition *Poser pour la liberté* accueillie à la Cité du design, contribuent par l'image et les mots à rendre visibles et dicibles ces récits de vie de chercheurs et chercheuses contraints à l'exil. À leur donner une voix et un regard. À saisir cette réalité multiple à travers le palimpseste et le hors-champ.

Les scientifiques, les intellectuels, les artistes, esprits libres par excellence, garants de la liberté de pensée, d'expression, de création, du savoir et de la culture, sont les premières cibles des obscurantismes et des extrémismes, dont aujourd'hui nul n'est à l'abri, où qu'il soit, d'où qu'il vienne. La nationalité ne protège pas, comme en témoignent dramatiquement l'arrestation en juin 2019, à l'occasion d'une mission de recherche en Iran, puis la détention de la chercheuse franco-iranienne Fariba Adelkhah et du chercheur français Roland Marchal. Pas plus que les frontières, alors que les fondements des sociétés ouvertes et démocratiques sont menacés par la montée des extrémismes, religieux et identitaires. L'assassinat barbare de l'enseignant Samuel Paty en octobre 2020 à Conflans-Sainte-Honorine, dont nous souhaitons ici saluer la mémoire, nous le rappelle de façon effroyable.

En ces temps sombres, plus que jamais, il nous faut collectivement faire acte de résistance, défendre la liberté académique partout où elle est attaquée, protéger les créateurs et les transmetteurs de savoirs et de culture contre toutes les censures et les violences morales, physiques ou symboliques.

Telle est la vocation de PAUSE et c'est pourquoi, avec Open Society Foundations, notre partenaire, nous soutenons le magnifique et indispensable projet RESTRICA. ■

Quelque part où aller et revivre

Fabienne Brugère, philosophe, présidente de l'université Paris Lumières.

Quand donc est-on chez soi se demande Barbara Cassin ? Quand on peut, par la nostalgie, éprouver à la fois l'enracinement et le déracinement, ce qui donne pour acquis l'expérience du voyage. Mais que faire quand le chez soi est barré, quand on ne peut plus vivre sans des empêchements injustes, des atteintes à sa propre existence, à son corps et à ses droits ? Le projet Regards sur les exils scientifiques contraints d'hier et d'aujourd'hui (RESTRICA), initié dans notre université Paris Lumières, en fait un objet de savoir par le biais des scientifiques en danger dans leur propre pays. Guerres en Syrie ou au Yémen, non respect des droits humains et de surcroît académiques en Iran ou en Turquie, mais aussi au Brésil, en Hongrie ou ailleurs. Chaque fois, quand il n'est plus possible de rester, il faut pouvoir partir et être accueilli quelque part. Et, lorsqu'il s'agit de scientifiques, ce refuge doit devenir un lieu pour continuer à pratiquer sa recherche, rencontrer d'autres chercheurs ou étudiants, etc. La France, comme d'autres pays démocratiques, promeut une politique d'hospitalité face à de telles situations ; elle ouvre ses universités et ses organismes de recherche, ce dont témoigne le Programme national d'accueil en urgence des scientifiques en exil (PAUSE) créé en 2017 et dont Pascale Laborier est l'une des initiatrices.

Toutefois, secourir, accueillir et intégrer sont des actions politiques qui supposent des amplifications de ce programme, des médiations et des interventions à différentes échelles. Dans le *Projet de paix perpétuelle*, Emmanuel Kant pose une vérité qui devrait aujourd'hui être définitive : « *Hospitalité signifie donc uniquement le droit qu'a chaque étranger de ne pas être traité en ennemi dans le pays où il arrive.* » L'hospitalité est certes une réponse à un appel. On frappe chez moi, ça me remue, vais-je m'endormir à nouveau ou vais-je me lever pour ouvrir ma porte ? Mais, plus encore, comme l'écrit Kant, elle suppose un État qui développe des politiques d'hospitalité et rend possible les inventions collectives pour l'ouverture à l'autre.

Les universités ont un rôle essentiel à jouer dans cette hospitalité en situation, en particulier pour les scientifiques menacés. Il ne s'agit pas tant du déploiement de gestes héroïques et individuels mais de lieux d'accueil, de programmes de recherche et d'enseignement adaptés, de bibliothèques disponibles, de possibilités de logement. Pour faire hospitalité dans l'enseignement supérieur, il faut bien sûr des décisions politiques de tous ordres, mobilisation des présidences d'université, mise au point de programmes ministériels ou européens, financement des initiatives territoriales.

L'hospitalité est une victoire précaire sur une violence toujours possible qui consiste à ajourner l'hospitalité et à percevoir autrui comme un ennemi plutôt que comme un hôte. Les dispositifs d'accueil et les politiques publiques ont pour mission de créer ce qu'Avishai Margalit nomme une « *société décente* », « *une société dont les institutions n'humilient pas les gens* ». RESTRICA est un projet qui mérite soutien et reconnaissance. Il participe d'une compréhension de notre humanité comme soucieuse de la liberté de parole et de la circulation du savoir. Il met en avant une perspective originale à travers la collaboration d'une politiste parisienne, Pascale Laborier, et d'un photographe berlinois, Pierre-Jérôme Adjedj, amplifiant les liens entre les arts et les sciences sociales dans un monde ambigu, qu'il faut plus que jamais interpréter. Par ailleurs, il s'agit de vies en exil, d'individus rendus vulnérables, qui peuvent se raconter mais échouent souvent à le faire à cause du traumatisme vécu, du lieu perdu et de la difficulté à habiter une autre terre, inconnue et non encore chargée d'affects, de mémoire. Les savants ou les chercheurs font l'expérience de l'exil au même titre que d'autres. RESTRICA fait surgir beaucoup d'images à travers lesquelles réside l'espoir souvent ténu d'une vie meilleure. Revivre enfin, partir, repartir, renaître, et avoir la chance de percevoir ce sentiment de nouveauté, continuer à faire son métier ou à conduire sa passion du savoir. Nous avons un rôle à jouer, en France, maintenant. ■

Poser pour la liberté
Sommaire

ÉDITO

Devoir d'asile ..... p. 3
Par Thierry Mandon

PRÉFACE

Sous le signe de Marie Curie ..... p. 5
Par Sébastien Gökalp

Pour un juste regard ..... p. 6
Programme national d'accueil en urgence des scientifiques en exil (PAUSE) et Open Society Foundations (OSF).

Quelque part où aller et revivre ..... p. 7
Par Fabienne Brugère

INTRODUCTION

Poser pour la liberté. Des mots et des images pour témoigner de l'exil scientifique forcé ..... p. 11
Par Pascale Laborier

Regards sur les exils scientifiques contraints d'hier et d'aujourd'hui (RESTRICA) ..... p. 15

Mettre l'exil en image ..... p. 16
Par Pierre-Jérôme Adjedj

HISTOIRE DU REFUGE SCIENTIFIQUE

Georges Gurvitch, l'itinéraire d'un exclu qui a fait école ..... p. 20
Par Catherine Gousseff

Le silence du rescapé exilé. Le compositeur et musicologue arménien R. P. Komitas à Paris (1869-1935) ..... p. 23
Par Dzovinar Kévonian

Alexandre Choulguine. Lutter par la science, la politique et la diplomatie pour la cause ukrainienne ..... p. 25
Par Karen Akoka

1938. En pleine tourmente, deux physiciens réfugiés à Paris font une découverte majeure ..... p. 27
Par Sébastien Balibar

Constantin Tsoukalas. Itinéraire européen d'un exilé grec au temps des colonels ..... p. 30
Par Thomas Dumont

Histoire et mémoire des dictatures latino-américaines : Les collections de La contemporaine ..... p. 32
Par Céline Lebre

Trần Văn Toàn (1931-2014). Itinéraire d'un philosophe vietnamien entre trois continents ..... p. 35
Par Claire Thi Liên Trân

Patrice Yengo. Les paradoxes de la reconnaissance scientifique des intellectuels africains ..... p. 38
Par Béatrice Hibou

Chine et liberté académique ..... p. 40
Par Vanessa Frangville

L'exil scientifique uruguayen, une solidarité pour le développement de l'Amérique latine ..... p. 46
Par Fernando Lema

« *Dans le désert d'Atacama, à nos bourreaux nous avions choisi de répondre par l'art et l'éducation.* » p. **49**
Par Iván Quezada

« *Si je suis dans ta mémoire, je fais partie de ton histoire.* » Être fille de réfugié chilien p. **52**
Par Amaryllis Quezada

LES DANGERS DE LA VIE D'UNIVERSITAIRES

Frappés de mort civile p. **56**
Par un doctorant originaire de Turquie

Une femme scientifique syrienne, malgré les obstacles p. **59**
Par Roubi Kilo

Aller travailler tous les jours sous les bombes à Alep p. **62**
Par Rama Arab

Entre Damas et Orléans, un espoir perdu et retrouvé p. **64**
Par Mustafa Elahres

Une vie déplacée entre Téhéran, Kaboul et Paris p. **66**
Par un ingénieur d'études en hydro-informatique

Enquêter chez soi. Une proximité suspicieuse p. **69**
Par Ariel Fabrice Ntahomvukiye

Regarder sa maison sur Google Earth p. **72**
Par un ingénieur ouïghour

Définir un statut pour les scientifiques en danger p. **74**
Par Valdemar Kodiak

« *L'environnement juridique international est défaillant sur la protection des chercheurs en exil* » p. **76**
Entretien avec Franck Latty réalisé par Abigail Gérard

Partir, parce que le métier de chercheur ne s'accommode pas de la tyrannie p. **79**
Par un juriste congolais

Sur(vie) par autocensure. Quand l'exil devient la seule option pour exercer sa liberté académique p. **82**
Par un enseignant-chercheur en droit en Afrique de l'Est

L'abandon des universités vénézuéliennes p. **85**
Par une physicienne vénézuélienne

« *Alle Menschen werden Brüder, wo dein sanfter Flügel weilt…* » p. **88**
Par Mathieu Schneider

LES SAVOIRS EN EXIL

Transmutation et transmission des savoirs, cas d'une Touarègue du Mali p. **92**
Par Zakiyatou Oualet Halatine

Vingt-sept ans après, un aller simple vers la liberté p. **95**
Par Norberto Labrador

La nostalgie de la vallée des Bouddhas p. **98**
Par Belgheis Jafari

À Nisrine, avec qui tout a commencé à Paris 8… p. **101**
Par Sophie Wauquier

« *L'accueil, c'est un accompagnement concret et personnalisé* » p. **104**
Entretien avec Aboubakr Chraïbi réalisé par Abigail Gérard

« *Accepter que mon patron immédiat n'ait qu'un baccalauréat et me dirige, malgré mon doctorat, juste parce qu'il est un cadre du parti* » p. **107**
Par une docteure en évolution des systèmes infectieux

Une autre expérience d'universitaire pour la paix p. **110**
Par une sociologue de Turquie

Alep : mécanique d'une rupture ... p. **112**
Par Moufid Mouwakeh

La vie d'un chercheur syrien : souffrance, lutte et nouvel espoir ... p. **114**
Par un phylogénéticien évolutionniste syrien

Respirer. Chemin d'un écrivain-chercheur en exil ... p. **116**
Par Théophane Mboguè dit Theombogü

Le rond-point qui porte mon nom, une histoire comorienne ... p. **119**
Par Achmet Saïd Mohamed

DIRE, VOIR, TÉMOIGNER

Témoigner, entre la peur et l'espoir ... p. **124**
Par Jean-Philippe Gunn

Le nouveau pays aimé : l'entre-deux ... p. **127**
Par Buket Türkmen

Premières larmes politiques ... p. **130**
Par Marie-Claire Lavabre

Lorsque j'ai dû mettre mes rêves en cage ... p. **133**
Par Omar Mohammed

Décoloniser l'exil par une image photographique en temps de précarité ... p. **136**
Par Engin Sustam

« *La liberté scientifique entre la peste et le choléra : oppression politique contre précarité* » p. **140**
Par Aslı Vatansever

Le dilemme de la solidarité et de l'exil ... p. **142**
Par Pascale Laborier

De l'autre côté du miroir ... p. **145**
Par Pierre-Jérôme Adjedj

LA SOLIDARITÉ EN ACTES

Une rencontre, une aventure sur la Terre éclairée par les astres ... p. **148**
Par Florent Deleflie

Un homme, une vie… entre deux mondes sur la planète ... p. **150**
Par Ali Muhammad Sammuneh

« Ré-Veil », engagements et accueils ... p. **152**
Par Stéphanie Hennette-Vauchez

Un serpent à deux têtes ? L'exil toujours recommencé des scientifiques ... p. **154**
Par Liora Israël

Le devoir d'hospitalité ... p. **157**
Par Laura Lohéac

« *Le Collège de France ne pouvait pas être le Collège d'une France recroquevillée sur elle-même* » ... p. **160**
Entretien avec Edith Heard et Alain Prochiantz réalisé par Abigail Gérard

La solidarité scientifique en actes. Le programme national d'Accueil en urgence des scientifiques en exil (PAUSE) ... p. **162**
Par Laura Lohéac

Réfugiés versus migrants : la fabrique d'une distinction ... p. **165**
Par Serge Slama

Prisonniers scientifiques. Une lutte pour le devoir de reconnaissance ... p. **167**
Par Béatrice Hibou

Le combat de Fariba Adelkhah pour la liberté universitaire ... p. **169**
Par Roland Marchal

Muta. Une œuvre contre la censure ... p. **170**
Par Romina de Novellis

Introduction

Poser pour la liberté

Des mots et des images pour témoigner de l'exil scientifique forcé

Pascale Laborier, commissaire de l'exposition à la Cité du design et coordinatrice du hors-série. Professeure de science politique, université Paris Nanterre/Institut des sciences sociales du politique, *Fellow* Institut Convergences Migrations.

La restriction de la liberté académique[1] est un signe avant-coureur des démocraties en péril. Des universitaires sont menacés, censurés, harcelés, limogés, emprisonnés, torturés, exécutés en raison de leurs recherches ou parce qu'ils expriment librement leur opinion. Celles et ceux qui participent à cette publication et à l'exposition *Poser pour la liberté* à la Cité du design en 2021 en ont fait la cruelle expérience. Ils ont été forcés de s'exiler. Certains viennent de régions où la population est déplacée en raison de persécutions, de conflits armés, de violences ou de violations des droits humains, comme en République arabe syrienne, en Irak, en Afghanistan, au Yémen… D'autres sont devenus la cible de régimes autoritaires, comme le sont par ailleurs des artistes, des intellectuels ou des militants, hier, au Chili ou en Uruguay, aujourd'hui, en Turquie ou en Chine. Mais ces situations ne sont pas exclusives. Ainsi, en août 2015, l'archéologue Khaled al-Assad, alors âgé de 82 ans et qui avait dirigé le département des antiquités de Palmyre (Syrie) pendant une quarantaine d'années, a été torturé puis exécuté publiquement sur ce site par l'État islamique ; le temple de Baalshamin a été détruit à la suite par des explosifs. Une attaque terroriste sur le site de l'université de Kaboul (Afghanistan), le lundi 2 novembre 2020, a tué 35 personnes et blessé 50 autres.

L'histoire des réfugiés émaille notre imaginaire, le plus souvent de manière éruptive. Ainsi en est-il de ces images de populations entières fuyant des conflits, des guerres ou des catastrophes climatiques. En 2020, le Haut-Commissariat aux réfugiés (UNHCR) recense 82 millions de personnes dans le monde ayant été forcées de fuir leur foyer ou « déracinées ». Face à ces chiffres vertigineux, en hausse constante, le cas des universitaires et des scientifiques contraints à l'exil peut sembler anecdotique. Pourtant, leur contribution est significative pour la mémoire des diasporas ou la production scientifique sur leur région, tant pour les sociétés d'accueil que pour leur pays. Dire et exposer contribue à témoigner de leur histoire spécifique parsemée de terreurs et de survie. Alors qu'ils participent au monde transnational de la science, du fait des guerres ou du joug autoritaire, ils sont devenus, malgré eux, des « scientifiques en danger[2] ».

Le parcours de l'exposition conçue pour la Cité du design comme les textes rassemblés ici sont

1. « *La liberté d'enseignement et de discussion en dehors de toute contrainte doctrinale, la liberté d'effectuer des recherches et d'en diffuser et publier les résultats, le droit d'exprimer librement leur opinion sur l'établissement ou le système au sein duquel ils travaillent, le droit de ne pas être soumis à la censure institutionnelle et celui de participer librement aux activités d'organisations professionnelles ou d'organisations académiques représentatives* » (Unesco, *Recommandation*, 1997).

2. Sur les catégorisations, Michel Agier, Anne-Virginie Madeira, *Définir les réfugiés*, Paris, PUF, 2017 ; Karen Akoka, *L'asile et l'exil. Une histoire de la distinction réfugiés/migrants*, Paris, La Découverte, 2020.

scandés par plusieurs étapes, depuis l'histoire du refuge scientifique à la solidarité en actes. Pour comprendre ces exils dans un temps long, la revue ouvre sur des notices biographiques[3]. Nous avons colligé à la suite de ces rappels historiques 40 témoignages et portraits réalisés dans le cadre du projet photographique mené avec Pierre-Jérôme Adjedj, Regards sur les exils scientifiques contraints d'hier et d'aujourd'hui (voir encadré), de scientifiques d'Afghanistan, du Burundi, du Cameroun, de Chine, du Chili, des Comores, de République démocratique du Congo, d'Irak, du Mali, d'Ouzbékistan, de Syrie, du Togo, de Turquie, d'Uruguay ou du Venezuela.

L'histoire du refuge scientifique, entre histoire glorieuse et invisibilité

Des récits épiques associent l'histoire de l'exil forcé au XXe siècle à des noms célèbres, tels Albert Einstein ou Hannah Arendt, tous deux fuyant l'Allemagne nazie et acquérant une notoriété aux États-Unis. Mais n'oublions pas qu'Arendt, venue en France dès 1933, a été internée en 1940 au camp de Gurs pour les apatrides, avant de réussir à s'enfuir au Portugal pour ensuite rejoindre New York. Norbert Elias, sa thèse tout juste soutenue en 1933 à Breslau, fuit tout d'abord en Suisse, puis à Paris – il y subsistera en tenant un magasin de jouets en bois – et, enfin, en Angleterre en 1935. Là, il sera secouru par un comité d'assistance aux réfugiés juifs pour y poursuivre ses recherches. Dans la revue sont présentés deux physiciens, l'Allemand Fritz London et le Hongrois Laszlo Tisza. Ils ont fait une découverte scientifique majeure alors qu'ils étaient accueillis au Collège de France avec l'appui du Comité français pour l'accueil et l'organisation du travail des savants étrangers.

Les exils et le refuge scientifiques ont été cependant antérieurs à cette période. Si le nombre d'exilés politiques du XIXe siècle est relativement circonscrit, la Première Guerre mondiale entraîne des déplacements forcés de populations victimes des conflits ou des nouveaux régimes, ainsi que des recompositions territoriales à leur suite. Dès la pénétration en 1914 de l'armée allemande sur le territoire belge, la Sorbonne, comme l'université de Cambridge, offre refuge aux universitaires et étudiants belges[4]. Rares furent les Arméniens qui, comme l'ethnomusicologue, professeur et révérend père Komitas, parvinrent à échapper au génocide. C'est dans ce contexte que naissent des structures internationales spécialisées, comme le Haut-Commissariat pour les réfugiés russes (1921), instituant tout d'abord une classification en catégories « nationales[5] ». Comme l'illustre la biographie de Georges Gurvitch, personnalité de premier plan dans la sociologie française, reflétant celle de centaines de milliers de réfugiés russes qui ont fui la Révolution et la guerre civile. Nombre d'universitaires exilés se sont engagés dans l'accueil de leurs compatriotes, comme Alexandre Choulguine à l'Office français de protection des réfugiés et apatrides (OFPRA) où il dirigea dans la dernière décennie de sa vie la section dédiée aux réfugiés ukrainiens.

Ce ne sont que quelques noms parmi des milliers d'autres, venus de toutes les régions du monde tout au long du siècle dernier, qui ont été accueillis en France pour leurs études, continuer ou parfois recommencer une vie académique. Un autre exemple nous est donné pour la période d'après-guerre à travers l'itinéraire de Constantin Tsoukalas, exilé grec au temps des colonels, devenu député de la gauche en 2015.

La France a ratifié en 1971 la Convention de New York dite de Bellagio qui marque le tournant de la mondialisation du statut de réfugié. Elle ouvre l'application de la Convention de Genève aux réfugiés du monde entier. Si les régimes autoritaires est- et sud-européens restent une cause durable de migrations forcées, la France accueille désormais en nombre des exilés non-européens fuyant les guerres et les dictatures. Parmi eux, des universitaires en provenance d'Amérique latine ou du Vietnam. Le récit d'un philosophe sud-vietnamien – ballotté entre Louvain, Kinshasa et Lille – raconte comment l'Université catholique lui offrit une carrière quand tant d'autres institutions ne reconnaissaient pas ses diplômes. Tous ne trouvèrent pas de place dans les établissements français, comme Patrice Yengo, universitaire du Congo-Brazzaville.

3. Le travail photographique s'inscrit dans un projet scientifique sur l'asile et le refuge au XXe siècle, associant des collègues français et étrangers, dont les auteures des biographies de la première partie de cet ouvrage.

4. Voir Guillaume Tronchet, « L'accueil des étudiants réfugiés au XXe siècle. Un chantier d'histoire globale », in *Monde(s)*, n° 15, 2019, pp. 93-116.

5. Dzovinar Kévonian, *Réfugiés et diplomatie humanitaire. Les acteurs européens et la scène proche-orientale pendant l'entre-deux-guerres*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2004.

Début : portraits et témoignages

L'exposition débute avec le portrait d'un biologiste uruguayen venu en France en 1976 et reparti à Montevideo pour contribuer à la reconstruction de l'université lors du retour de la démocratie. D'autres sont restés et ont fondé une famille. Comme ce réfugié chilien arrivé à Bordeaux en 1977 dont la fille née en France fait résonner pour nous les bribes de cette mémoire. Le fonds d'archives sonores de La contemporaine conserve l'enregistrement d'un concert interprété par les prisonniers du camp Chacabuco, en plein désert d'Atacama, auquel son père avait participé.

Les dangers contemporains s'apparentent tristement à ces histoires. Des collègues de la Turquie disent leur mort civile suite à la purge massive dans les universités en 2016 et leur interdiction concomitante de travailler ou de sortir du pays – ce qui n'est pas sans rappeler la fermeture des universités uruguayennes en 1973. D'autres voient leurs lieux de travail ou leurs maisons détruites, dans le Xinjiang comme à Alep. Tous dénoncent les violations graves des droits humains par des régimes oppressifs ne tolérant pas la liberté d'opinion, de la République démocratique du Congo au Venezuela. Des témoignages contemporains de scientifiques ouïghours ou chinois n'ont pas été publiés pour des raisons de sécurité. L'article sur la liberté académique en Chine explique comment la répression qui s'y joue se répercute jusqu'à nos universités en Europe.

Les spécificités de la profession académique

Après avoir échappé aux dangers sur place, ils doivent ensuite surmonter les obstacles de la vie universitaire dans le pays du refuge. En effet, la temporalité du marché académique ne ressemble pas à celle des autres professions hautement qualifiées. L'entrée dans la carrière se fait après l'obtention d'un doctorat, soit entre huit ans et douze ans d'études, et, pour les grades les plus élevés, un autre diplôme après le doctorat, un concours ou des années d'enseignement. La vie universitaire étant scindée en année, les recrutements se font plusieurs mois avant l'ouverture des cours. De plus, la reconnaissance des diplômes et la validation des acquis ne sont pas automatiques d'un pays à l'autre. Le ralentissement ou l'arrêt momentané des publications et des activités d'enseignement dévaluent rapidement les curriculums.

Les reconversions sur le marché de l'emploi varient en fonction des disciplines académiques et des compétences recherchées dans le secteur privé. Si certains trouvent un emploi en deux ans, comme ce physicien des matériaux expérimenté dans une école d'ingénieurs, nombreux sont ceux qui doivent repartir de zéro ou changer aussi souvent de sujet de recherche que de lieux d'exil – tel ce chimiste passé de la synthèse des pyrroles à la distillation des fleurs d'ylang-ylang, puis aux molécules actives contre le cancer. Comme le constate une accueillante, leur intégration au sein du monde académique français et européen montre à quel point la question linguistique se pose de manière spécifique, complexe et le plus souvent douloureuse pour les chercheurs exilés. Même les francophones crient leur douleur à vivre « au-dessous du seuil de leur réalité » et le plus souvent dans la précarité suite à ces déplacements brusques.

Témoigner

Un chercheur irakien a tenu un blog, *Mosul Eye*, sur les exactions de l'État islamique et mis ainsi sa vie en péril. L'effroi se lit encore dans son regard au moment de la photographie. Aujourd'hui entre la France et les États-Unis, il contribue à la reconstruction physique de sa ville, mais aussi à celle du récit de son histoire et de sa diversité détruites par les terroristes.

Ils sont nombreux à dire leur volonté de témoigner sur ce qu'ils ont subi et vu dans leur pays. Leur participation à ce projet s'apparente à un acte de résistance et de solidarité pour leurs collègues retenus dans leur pays. Mais leurs peurs perdurent ici aussi – raison pour laquelle certains ont choisi l'anonymat. L'ambivalence se lit dans le geste de ce chercheur qui protège son visage avec un poing tendu, autant par crainte que pour exprimer le désir de combattre toute forme d'oppression. Des universitaires français font des missions de solidarité en Turquie en assistant aux procès des universitaires pour la Paix. Ils se mobilisent, avec des artistes et d'autres citoyens, pour alerter sur le sort des « prisonniers scientifiques » dans le monde, en particulier en Iran.

La solidarité en actes

Permettre à des scientifiques de trouver refuge, c'est aussi leur permettre de maintenir une activité académique. Au début du XXIe siècle, les attaques envers la

liberté académique se diversifiant, les programmes d'accueil se sont transformés d'un régime *ad hoc* de l'asile vers un régime universel de protection pour les « universitaires en danger » (*scholar at risk*)[6]. Ainsi, l'Institute of International Education (IIE) américain porte secours, depuis 1919, à des universitaires collectivement menacés, au gré des vagues « nationales » de répression dans le monde, grâce à des dispositifs ciblés, du premier Fonds des étudiants russes (1921-1933) à l'Aide aux Balkans (1999-2000). En 2002, l'Institut s'associe au réseau Scholars at Risk Network (SAR) pour créer un fonds permanent pour les chercheurs en danger (IIE-SRF)[7]. Celui-ci a octroyé des bourses à 879 universitaires menacés et déplacés (*threatened and displaced scholars*) de 60 pays en partenariat avec 422 institutions d'accueil dans 47 pays. Il faut souligner que, pour la seule année 2019, ce sont 200 universitaires qui ont été aidés par ce programme.

De même, en Europe, des programmes avec une destination similaire ont été créés avec une envergure nationale, tels la Philipp Schwartz Initiative en Allemagne ou, en France, le Programme d'accueil en urgence des scientifiques en exil (PAUSE) – qui est le partenaire de cette publication et de cette exposition. Celui-ci a contribué à l'accueil de la plupart des auteurs dans la revue, avec l'engagement des universités. C'est pourquoi les voix des « accompagnants » sont mêlées au dispositif photographique comme aux récits pour rappeler que l'arrivée dans un établissement d'enseignement supérieur suppose toujours une invitation – ce qui différencie leur parcours de celui d'autres migrants.

La science n'existe pas hors des échanges internationaux, pas plus qu'elle ne s'exonère de ses conditions matérielles de création. C'est le douloureux paradoxe qu'éprouve le monde de la science lorsque des régimes autoritaires sont dérangés par la liberté de pensée. Quand la censure s'exerce, les scientifiques ne peuvent plus se déplacer, s'exprimer, publier. Collègues dans notre monde d'hier, ils deviennent subitement des travailleurs réfugiés. Pris dans la dialectique de la reconnaissance universitaire et de leur nouvelle condition, ils ne souhaitent pas se distinguer des autres. Ils témoignent avec courage et dignité pour leurs compagnons d'infortune. En acceptant de participer à ce projet et de nous offrir leurs portraits miroirs, ce sont eux qui ont la générosité de nous accueillir dans leur monde[8]. ■

6. Voir notre article, Pascale Laborier, « Academic migration and "rescue" programs : Between specific and universal integration models », *in* Ralf Roth, Asli Vatansever (dir.), *Scientific Freedom under Attack: Political Oppression, Structural Challenges, and Intellectual Resistance in Modern and Contemporary History*, Francfort/New York, Campus Verlag, 2021, pp. 157-172.

7. De même, le comité britannique, le Council for Assisting Refugee Academics (CARA), transforme en 2014 sa dénomination tout en gardant le même acronyme : Council for At-Risk Academics. Voir Shula Marks, Paul Weindling, Laura Wintour (dir.), *In Defence of Learning : The Plight, Persecution, and Placement of Academic Refugees, 1933-1980s*, Oxford/New York, Oxford University Press, 2011.

8. Nos remerciements vont tout d'abord aux 51 personnes photographiées. Notre projet avec Pierre-Jérôme Adjedj n'aurait tout simplement pas été possible sans l'engagement quotidien à nos côtés de Laura Lohéac et d'Amaryllis Quezada (PAUSE). Les collègues de la Cité du design et de l'équipe d'*Hommes & Migrations* lui ont offert une nouvelle dimension grâce à leurs réalisations. Enfin, colliger tous ces témoignages a nécessité un travail rédactionnel et humain important pour lequel Abigail Gérard m'a assistée, ainsi qu'Amaryllis Quezada, auxquelles s'est ajoutée la relecture vigilante de Marie-Christine Cerisier-Struk.

Regards sur les exils scientifiques contraints d'hier et d'aujourd'hui (RESTRICA)

Ce projet aux marges de la recherche scientifique et de l'art résulte de la collaboration entre Pascale Laborier et Pierre-Jérôme Adjedj. Il est né de leur dialogue sur la représentation de l'exil scientifique en y associant les personnes photographiées. Son esquisse a été présentée lors d'un colloque sur cette thématique au Centre Marc Bloch à Berlin en juin 2018 (*Endangered Scholars and Rescue Policies : Recent Research and Future Prospects*, organisé par Catherine Gousseff, Pascale Laborier et Leyla Dakhli).

Pour la séance photographique, les personnes pouvaient apporter quatre éléments ayant une signification biographique : photos du pays d'origine et du pays d'accueil, domaine de recherche, histoire personnelle. Pierre-Jérôme Adjedj a conçu un dispositif avec un miroir permettant de les superposer instantanément à la prise de vue. Il s'agit ainsi de restituer dans le portrait l'histoire de la personne photographiée, de lui redonner symboliquement une place et un visage. Mais aussi de créer des transparences inattendues, surtout quand, dans certains cas, le visage doit, par nécessité, demeurer méconnaissable.

Le premier test grandeur nature a été effectué en décembre 2018 à Berlin avec le concours d'Asli Vatansever. Dix photos ont ensuite été réalisées sur le site de l'université de Nanterre, puis quarante dans une salle aménagée du Collège de France. Parmi ces 21 femmes et 30 hommes, figurent à la fois des scientifiques exilés venus de quatre continents, d'hier et d'aujourd'hui, mais aussi des accueillants engagés dans l'accueil pour (re)former symboliquement, à travers cette somme d'images, la communauté universelle des chercheurs.

Le 2 octobre 2019, les 18 premiers portraits ont été projetés sur un écran à la Gaîté Lyrique (Paris) lors d'une soirée organisée par le Programme national d'accueil en urgence des scientifiques en exil (PAUSE), accompagnés par un concert d'Orpheus XXI (https://orpheus21.eu/) – formation initiée par Jordi Savall et composée de musiciens en provenance de différents pays du monde réfugiés dans plusieurs pays européens.

En juin 2020, un film (9 minutes) a été réalisé pour annoncer l'exposition à la Cité du design et diffusé à l'occasion de la Journée mondiale des réfugiés (www.science-in-exile.eu). En septembre 2020, Open Society Foundations (OSF) a organisé une campagne de communication Instagram avec huit portraits accompagnés d'une légende décrivant le parcours des chercheuses et chercheurs.

L'exposition à la Cité du design en 2021, ainsi que le présent numéro hors-série d'*Hommes & Migrations* constituent l'aboutissement de ces deux années de travail, en joignant des mots aux images.

RESTRICA a été initié dans le cadre du projet de recherche *Liberté de la recherche pour les académiques en danger et émigrés*, financé par l'université Paris Lumières, l'Institut des sciences sociales du politique de l'université Paris Nanterre et, depuis 2019, par OSF, PAUSE et le Fonds Asile, Migration et Intégration de l'Union Européenne (FAMI).

Mettre l'exil en image

Pierre-Jérôme Adjedj, photographe, auteur, Berlin.

L'acte de portrait n'est jamais anodin : les photographes le savent, les portraiturés également. Donner un reflet de soi en quelques fractions de secondes est un exercice qui, si on s'y soumet de manière sincère, n'est pas chose aisée. Ce qu'un photographe espère saisir, en faisant oublier l'objectif de la production de l'image, c'est une capture instantanée, un instant T représentatif du sujet. Quand l'intention est de dire l'exil, la personne qui se trouve devant l'objectif amène avec elle plus qu'un visage : un corps, un parcours, une traversée. Les fractions de secondes d'un portrait classique ne suffisent alors plus et le cadre de la photo devient tout à coup trop étroit. Parce que montrer l'exil, c'est le contraire de l'instant T : c'est un temps long et un espace immense. L'instant T serait une trahison parce qu'il réduirait l'identité de la personne photographiée à la contrainte qu'elle subit. C'est pourquoi toute la réflexion sur le dispositif a été menée avec l'obsession de montrer plus que le présent, en restituant et en faisant place aux couches de l'histoire individuelle de chacun des photographiés. Et surtout pas d'ombre… reconnaissable ou pas, le visage devait rester en pleine lumière.

Allonger le temps, c'est un moyen de faire entrer plus d'éléments dans une seule image. Mais c'est aussi donner sa chance au mouvement, à la respiration, à l'inattendu. Ces photos de plusieurs secondes sont autant de traversées à deux, un parcours dans les différentes dimensions de l'histoire personnelle du sujet, un moment d'intimité partagée. Le portrait se charge alors de bien autre chose que le visage. Ou plutôt, le visage devient le point focal d'une image mentale aux ramifications multiples, quand le corps devient le réceptacle de l'histoire qui se raconte. Ce moment de partage se construit hors-champ, en amont de l'appui sur le déclencheur. La composition du portrait devient, contrairement au portrait classique, un exercice très réfléchi, une installation minutieuse, une construction, dont l'assemblage se fera entièrement au moment de la prise de vue, sans possibilité de modification ou de photomontage ultérieurs.

Durant le moment où nous accrochons ensemble les photos que la personne à photographier m'a confiées et que j'ai agrandies, puis celui où nous agençons les objets qu'elle a amenés, la parole surgit. Tantôt immédiatement, tantôt de façon plus pondérée, voire timide. La manière dont le contact se noue, la densité de l'échange verbal et la participation plus ou moins engagée dans l'installation des éléments de la photo installent une atmosphère fidèle à la façon qu'a le sujet photographié d'être au monde. Cette impression se retrouve en général par la suite, dans l'allure de la personne, dans sa façon d'habiter le cadre de la photo et de s'approprier l'espace « habitable » défini par l'agencement préalable des images et des objets. Dans cet espace recréé, ce monde en soi, le sujet doit (re)trouver sa place.

L'exil en transparence du présent

La première photo, qui est très rarement celle qui sera choisie, est importante, parce que c'est le moment où la personne voit le résultat concret de ce que produit le dispositif, et où elle réalise que nous sommes tous deux à la fois spectateurs devant le hasard des transparences qui sont produites et acteurs du résultat obtenu. Si mon rôle est celui de gérer le timing qui produit la transparence, le sujet influe de façon essentielle sur le résultat : par le mouvement ou l'immobilité, l'expression du visage, mais aussi la couleur de peau ou les tons des photos qu'ils ont choisies.

Le hasard est un pinceau permettant de dessiner d'autres perspectives. Recouvrir en partie la maison détruite avec l'université d'accueil, par exemple, n'est ni une minoration ni un effacement, mais bien une mise en dialogue de différentes temporalités dont le lien se cristallise dans un sourire. Le mélange est parfois moins explicite, mais pas moins évocateur, comme lorsque la végétation verdoyante de Bujumbura vient se fondre dans les branches enneigées de Paris. Il y a aussi ces petits miracles, quand les visages de manifestants se fixent aux motifs d'une robe fleurie pour proposer une image

tout à la fois poétique et politique. Chaque photo recèle des secrets, apparus parfois sur le tard et que le lecteur aura plaisir à dénicher à chaque observation…

Le travail de traitement des photographies a joué de ce point de vue là un rôle de révélateur au sens propre, comparable au développement argentique, il a porté sur la modification des caractéristiques basiques de la photo (luminosité, contraste…), ce qui a permis d'exprimer tout le potentiel de chaque image.

« Si la photo est bonne », pour reprendre la chanteuse Barbara, l'image servira pour cette fois à redonner symboliquement à chacune et à chacun un visage et une place dans cette communauté des chercheurs dont ils n'ont jamais cessé de faire partie, mais aussi dans leur pays d'accueil où ils doivent avoir leur place comme citoyens à part entière. Je me réjouis d'avoir été le témoin privilégié de ces parcours remarquables et remercie Pascale Laborier de m'avoir proposé ce projet, rendant possible tant de moments rares. Chacune de ces rencontres m'a donné une conscience plus claire qu'elle ne l'était, plus incarnée peut-être, de la fragilité de valeurs qui, trop souvent quand on vit dans le confort (relatif) ouest-européen, ne nous paraissent menacées que dans l'ailleurs.

Si un peu de la puissance que m'ont transmis ces chercheuses et chercheurs, en accompagnant les mots qu'ils ont posés sur l'exil, parvient aux spectateurs de ces photos, le but sera atteint. ■

Histoire du refuge scientifique